Shari'a et révolution

Émergence et mutations du salafisme révolutionnaire dans l'Égypte post-Moubarak

Shari 'a and revolution: The rise of revolutionary salafism in post-Mubarak Egypt

Shari'a y la revolución: aparición y mutaciones del salafismo revolucionario en el Egipto posterior a Mubarak

Stéphane Lacroix et Ahmad Zaghloul Shalata

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/38554>

DOI : 10.4000/assr.38554

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2018

Pagination : 201-218

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Stéphane Lacroix et Ahmad Zaghloul Shalata, « Shari'a et révolution », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 181 | janvier-mars 2018, mis en ligne le 01 mars 2020, consulté le 08 janvier 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/assr/38554> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.38554>

Stéphane Lacroix
Ahmad Zaghloul Shalata

***Shari'a* et révolution**

Émergence et mutations du salafisme révolutionnaire dans l'Égypte post-Moubarak

En Égypte comme dans le reste des pays touchés par le printemps arabe, les islamistes n'ont pas été à l'avant-garde de la révolution¹. Partout, il a fallu au mieux quelques jours pour que les Frères musulmans et leurs émules rejoignent le mouvement, tandis que la grande majorité des salafistes a été plus longue encore à se rallier à la contestation. Ce n'est que le 8 février 2011 que la principale organisation salafiste de masse d'Égypte, la Prédication salafiste d'Alexandrie (*al-da'wa al-salafiyya*), a officiellement autorisé ses membres à descendre sur la place Tahrir. Et aussitôt Moubarak renversé, le 11 février, les islamistes ont de nouveau quitté la place. À partir d'avril 2011, lorsque les manifestations reprennent avec cette fois pour cible le Conseil suprême des forces armées (CSFA), ce sont encore les mêmes mouvements de jeunesse de gauche ou sans affiliation idéologique marquée qui sont à la manœuvre.

La présence grandissante d'islamistes à partir de la seconde moitié de l'année 2011 dans les rassemblements contre le CSFA a dès lors pu surprendre. D'autant que ceux-ci n'appartenaient à aucune des deux grandes organisations de la mouvance islamiste, les Frères et la Prédication salafiste qui, l'une et l'autre, ont choisi de jouer le plus docilement possible le jeu de la transition sous tutelle militaire. Si la nouvelle mouvance qui émerge n'est pas formellement organisée, ses membres présentent un certain nombre de traits communs : ils se réclament ouvertement de la révolution, et considèrent que celle-ci ne peut tolérer la présence au pouvoir de généraux nommés ou adoubés par l'ancien régime ; ils prônent l'action protestataire de rue, et se méfient du jeu politique institutionnel et de ceux qui y participent, islamistes compris ; et ils se réclament du salafisme, mais d'un salafisme sans compromis, prêt à installer la « *shari'a* ici et maintenant ». Pour décrire cette mouvance

1. Cet article est une version modifiée, augmentée et actualisée de : Stéphane Lacroix, Ahmed Zaghloul Shalata, « Le salafisme révolutionnaire dans l'Égypte Post-Moubarak », in Stéphane Lacroix, Bernard Rougier (dir.), *L'Égypte en Révolutions*, Presses universitaires de France, 2015.

qui représente un phénomène nouveau dans le champ de l'islam politique égyptien, un terme s'impose : le salafisme révolutionnaire².

Depuis son émergence, le salafisme révolutionnaire s'est mué en un acteur important du jeu politique égyptien. Cet article a pour objectif d'expliquer sa montée en puissance. Nous montrerons comment les salafistes révolutionnaires ont su bénéficier de savoir-faire militants et de structures de mobilisation dont l'existence est antérieure au soulèvement, et que le rôle de leader charismatique endossé par le cheikh Hazim Salah Abu Isma'il a permis de fédérer ; comment ils ont su bâtir un discours attractif pour beaucoup, se réclamant des deux valeurs en vogue dans l'Égypte de l'après-Moubarak – la révolution et la *shari'a* ; et comment ils ont pu profiter d'un contexte politique rendu favorable par les difficultés rencontrées par les partis islamistes intégrés au jeu politique institutionnel, au point de se montrer capables de rassembler des centaines de milliers de partisans dans les rues du Caire. Si le salafisme révolutionnaire est aujourd'hui, comme la majeure partie de la mouvance islamiste en Égypte, visé par une répression impitoyable, il demeure une force de mobilisation non négligeable. Nous terminerons donc par quelques remarques d'ordre général sur la place des salafistes révolutionnaires dans la contestation en cours depuis le 3 juillet 2013.

Un salafisme contestataire déjà présent

S'il ne prend son sens qu'après la révolution du 25 janvier, le salafisme révolutionnaire n'émerge cependant pas *ex-nihilo*. Il existe en effet dans le champ de l'islam politique égyptien prérévolutionnaire nombre de groupes et groupuscules qui se réclament du salafisme mais ne se reconnaissent pas dans le quietisme prudent prôné par la Prédication salafiste (*al-da'wa al-salafiyya*) d'Alexandrie, l'organisation salafiste la plus large et la plus structurée du pays. Idéologiquement, beaucoup pourraient être qualifiés de salafo-qutbistes, en ce qu'ils mêlent références à la tradition salafiste et aux écrits politiques de Sayyid Qutb, révolutionnaire par excellence de l'islamisme égyptien. En termes de filiation intellectuelle, certains se réclament d'une figure méconnue mais très influente de l'islamisme égyptien des années 1970, le cheikh Rifa'i Surur, mort en 2011³. D'autres sont les élèves de cheikhs plus contemporains, comme Muhammad Abd al-Maqsud, Nash'at Ahmad ou Fawzi al-Sa'id, tous basés au Caire.

Pendant l'ère Moubarak, ces cheikhs avaient la particularité d'accuser ouvertement le régime d'impiété (*kufur*), tout en se distinguant des jihadistes

2. Pour une première mention de ce terme, voir Khalil al-'Anani, "The sheikh president", al-Ahram Hebdo, April/May 2012, <http://weekly.ahram.org.eg/2012/1095/sc5.htm> ; voir également Stéphane Lacroix, "Sheikhs and Politicians : Inside the New Egyptian Salafism", Brookings Doha Center, June 2012.

3. Entretiens avec Ahmad Mawlana, porte-parole du Front salafiste, et avec Yahya Rifa'i Surur, fils du cheikh Rifa'i Surur, Le Caire, hiver 2012.

en ce qu'ils n'appelaient pas à la lutte armée. Cela leur avait néanmoins valu, comme à leurs élèves, de subir une forte pression policière se traduisant par des arrestations, des interdictions de prêcher et des assignations à résidence. Certains de ces groupes avaient néanmoins commencé à s'organiser. À Mansura était né, dans la clandestinité, ce qui deviendra après la révolution le Front salafiste (*al-gabha al-salafiyya*). Au Caire avait vu le jour un groupe informel animé par des élèves de Rifa'i Surur, qui prendra après la révolution le nom de Coalition de soutien aux nouveaux musulmans (*i'tilaf da'm al-muslimin al-gudud*), et qui – tout en disant concentrer l'essentiel de ses activités à la défense des coptes convertis à l'islam et supposément harcelés par leur communauté – tenait un discours ouvertement critique contre le régime⁴.

Avant même la révolution, ce courant de l'islam politique possédait donc réseaux et savoir-faire militants. Le groupe à l'origine de la Coalition de soutien aux nouveaux musulmans a même été l'un des premiers groupes salafistes à recourir à la manifestation de rue, dès 2010, notamment pour défendre Camilia Shehata, chrétienne présentée comme convertie à l'islam et retenue par l'Église contre son gré. La faiblesse de ce courant résidait néanmoins dans son éclatement : du fait de l'éparpillement géographique et des pressions policières, les différents noyaux qui le constituaient ne communiquaient pas, ou peu. Ce qui allait donner son unité au salafisme révolutionnaire et lui permettre de gagner en soutien et en visibilité est l'émergence, au lendemain de la révolution du 25 janvier 2011, d'un leader charismatique capable de fédérer les différents groupes et de générer une dynamique d'expansion sans précédent : le cheikh Hazim Abu Isma'il.

Né en 1961, Hazim Abu Isma'il est avocat de formation. Fils de Salah Abu Isma'il, cheikh azhari et figure de la confrérie des Frères musulmans qu'il représenta au Parlement égyptien dans les années 1970 et 1980, Hazim intègre à son tour les Frères. Il sera lui-même candidat malheureux de la confrérie aux législatives de 1995 et 2005, mais parviendra à se faire élire au syndicat des avocats en 2005. Dans les années 2000, il adopte un discours qui le rapproche du mouvement salafiste, dont la popularité en Égypte est alors en pleine croissance. Il devient ainsi l'une des figures montantes de l'aile salafiste de la confrérie, qu'il finira par quitter (même s'il y a débat quant au moment précis de son départ, certains considérant que ce n'est qu'après la révolution qu'il rompt définitivement avec les Frères). Il se fait dès lors connaître comme prêcheur sur les chaînes satellitaires salafistes, où il apparaît en tunique et turban. Si son propos demeure le plus souvent apolitique, il se permet quelques sorties contre le régime Moubarak, notamment pendant la guerre israélienne à Gaza à l'hiver 2008, mais il n'est pas inquiet – ce qui indique qu'il demeure, aux yeux de la sécurité d'État, une figure de second rang de la mouvance islamiste. Lorsque débute la révolution de 2011, il est, à l'instar des membres des groupuscules précédemment évoqués, parmi les

4. Entretien avec Khalid Harbi, l'un des fondateurs de la coalition, Le Caire, janvier 2013.

premiers salafistes à rejoindre la place Tahrir. Au lendemain de la chute de Moubarak, il se distingue comme l'un des premiers leaders islamistes à mettre en garde les révolutionnaires contre le risque d'une confiscation du pouvoir par l'armée. Le 24 mai 2011, il annonce sa candidature à l'élection présidentielle égyptienne, alors même qu'aucune date n'est encore fixée pour celle-ci⁵.

Un discours sans concession

Son statut de candidat lui offre dès lors une publicité considérable. Dès l'été 2011, les groupuscules salafo-qutbistes qui préexistaient à la révolution commencent à voir en lui leur leader naturel et participent plus ou moins activement à sa campagne. Il devient l'incarnation du salafisme révolutionnaire, avec un discours centré sur les thèmes qui deviendront les principaux leitmotivs de la mouvance, même si des différences idéologiques ou stratégiques mineures entre les groupes qui la composent continueront d'exister.

Le premier de ces thèmes est la demande d'une application complète et immédiate de la *shari'a* (*kamila ghayr manqusa*). Répétée sur un mode incantatoire, cette demande ne se traduit pas par un programme politique aux contours bien définis – comme si l'idée que l'application de la *shari'a* résoudrait tous les problèmes de l'Égypte était en soi une évidence. Tout au plus peut-on percevoir dans le discours des salafistes révolutionnaires un souci affiché des classes populaires, assimilées aux « opprimés » que l'islam autant que la révolution ont vocation à voir triompher. Certains intellectuels de la mouvance salafiste révolutionnaire pousseront cette logique jusqu'à créer en octobre 2012 un petit « parti du peuple » (*hizb al-sha'b*) qui cible « les ouvriers et les paysans » avec un discours que certains observateurs qualifient alors de « salafo-gauchiste »⁶.

Le second de ces thèmes est le nationalisme, tantôt islamique, tantôt égyptien, brandi à la face des « puissances étrangères » - États-Unis et Israël en tête. Parmi les islamistes, Hazim Abu Isma'il est d'ailleurs l'un des seuls à afficher ouvertement son opposition aux accords de Camp David qui lient depuis 1979 l'Égypte à l'État hébreu⁷. Il a par ailleurs longuement rendu hommage à Oussama Ben Laden après sa mort en mai 2011, le considérant comme un « moudjahid » dans la lignée de « Abdallah Azzam et Ahmed Yassine »⁸.

5. Sur Hazim Abu Isma'il, voir sa biographie sur son site de campagne : <http://Hazimsalah.net/السيرة الذاتية/>; également, un long article que le journal pro-islamiste *al-Mesryoon* lui avait consacré : « Qissat su'ud Abu Isma'il », *al-Mesryoon*, 20/4/2013; enfin, l'entretien d'Ahmad Zaghloul Shalata avec Hazim Abu Isma'il au lendemain de son annonce de candidature, en juin 2011 : http://www.islamyun.net/index.php?option=com_k2&view=item&id=967:حازم صلاح أبو إسماعيل التحالفات نقيسة وإذا اضطرت سنأسحب&Itemid=162

6. « New Salafi party has curious policy mix », *Egypt Independent*, 23/10/2012

7. « Abu Isma'il: U'adi mu'ahadat al-salam », *al-Ahram*, 13 septembre 2011; <http://gate.ahram.org.eg/News/115129.aspx>

8. <https://www.youtube.com/watch?v=9zsl3JXcSMQ>

Le troisième de ces thèmes est un attachement proclamé au soulèvement du 25 janvier 2011, entendu comme le début d'un processus révolutionnaire et non comme son aboutissement. À l'instar des autoproclamés « jeunes de la révolution » (*shabab al-thawra*), et à l'inverse de la plupart des groupes politiques organisés, Abu Isma'il et ses partisans considèrent en effet que la révolution ne s'est pas terminée le 11 février 2011 et doit continuer jusqu'à la rupture complète avec l'ancien régime⁹. Cela implique pour eux de s'en prendre au nouveau pouvoir exécutif : le Conseil suprême des forces armées (CSFA), dénoncé comme un résidu de l'ère Moubarak. Les salafistes révolutionnaires seront au cœur de la mobilisation contre le CSFA pendant ces deux moments forts que sont les événements sanglants de la rue Mohamed Mahmoud, en novembre 2011, et ceux, non moins meurtriers, du quartier d'« Abbasiyya », en avril 2012. Du fait de cet engagement, Abu Isma'il et ses partisans jouissent d'abord d'une image plutôt positive auprès de la jeunesse révolutionnaire non-islamiste, qui partage leur détestation du CSFA¹⁰.

Pour les salafistes révolutionnaires, néanmoins, le terme péjoratif *feloul* (« résidu de l'ancien régime ») va vite être assimilé à la totalité du camp non-islamiste – comme si, de leur point de vue, il était impossible d'être un révolutionnaire authentique sans souscrire à la référence islamique dans sa version totalisante. Les événements d'Abbasiyya, évoqués plus tôt, marquent ici un tournant. Il faut, pour le comprendre, se replacer dans le contexte d'avril 2012 : à l'occasion des campagnes législative et présidentielle, la polarisation politique entre islamistes et non-islamistes a atteint des sommets, et les deux camps entretiennent une méfiance réciproque grandissante. Alors qu'ils s'imaginent poursuivre la lutte révolutionnaire contre le CSFA, les salafistes révolutionnaires se retrouvent quasiment seuls face à l'armée, uniquement rejoints par un petit contingent de militants du mouvement du 6 avril. Plusieurs d'entre eux sont tués. Aux yeux des salafistes révolutionnaires, une conclusion s'impose : ils sont à présent les seuls « vrais » révolutionnaires.

On voit dès lors les salafistes révolutionnaires brocarder indifféremment Tawfiq 'Ukasha, propriétaire de la chaîne al-Fara'in, qui exprime ouvertement sa nostalgie de l'ère Moubarak, et Bilal Fadl, journaliste libéral et révolutionnaire de la première heure¹¹. Le rapprochement qui s'opère à partir de novembre 2012 au sein du Front de salut national (FSN) entre certaines figures liées à l'ancien régime, comme Amr Moussa, et des anti-Moubarak patentés, comme Mohamed al-Baradei, sera brandi par les salafistes révolutionnaires

9. Les partisans de Hazim Salah Abu Isma'il rappelleront d'ailleurs qu'il a été l'un des premiers leaders à demander aux jeunes de ne pas quitter la place Tahrir jusqu'à la réalisation complète des « objectifs de la révolution ».

10. De jeunes participants aux événements de Mohamed Mahmoud le décrivaient alors comme un « homme intègre et courageux » et « un vrai révolutionnaire » (entretiens à la fin novembre 2011 sur la place Tahrir pendant les événements de la rue Mohamed Mahmoud).

11. Dans un sit-in en décembre 2012 à l'entrée de la Media City organisé par les salafistes révolutionnaires pour protester contre « la corruption médiatique », les portraits de Tawfiq 'Ukasha et de Bilal Fadl étaient placés côte-à-côte, non loin de ceux de Yusri Fuda et de Mustafa Bakri.

comme la preuve qu'il n'est pas de différence entre les uns et les autres. Pour parfaire leur identification avec la révolution, les salafistes révolutionnaires chercheront à s'en réapproprier les symboles. Un internaute proche de la mouvance salafiste révolutionnaire crée ainsi en 2012 une page « Nous sommes tous Khalid Sa'id – la version islamique »¹² pour concurrencer la page « Nous sommes tous Khalid Sa'id », d'obédience plus libérale, où furent lancés les premiers appels à manifester le 25 janvier 2011 en hommage à Khalid Sa'id, jeune alexandrin mort sous les coups de la police en juin 2010. Rapidement, cette page s'imposera comme l'une des plus en vues au sein de la mouvance, avec des dizaines de milliers de *followers*¹³.

Naissance d'un mouvement social

La force du salafisme révolutionnaire réside dans sa capacité à incarner bien plus que le prolongement du courant salafo-qutbiste qui existait avant la révolution. L'entrée en jeu d'Abu Isma'il suscite en effet le ralliement de milliers de jeunes gens, séduits par son charisme et son discours sans compromis. Certains sont issus des Frères ou du courant salafiste, mais beaucoup sont sans appartenance idéologique ou partisane préalable. On trouvera même parmi eux – nous y reviendrons – des ultras, ces supporters des clubs de football connus pour leur hostilité radicale envers la police, et qui participèrent activement à la révolution et aux événements qui suivirent. Le salafisme révolutionnaire devient ainsi un mouvement social – un mouvement protestataire informel et hétérogène, rassemblant des individus liés les uns aux autres par l'adhésion à une identité partagée et l'opposition à un ennemi commun.

Ces jeunes qui rejoignent Abu Isma'il adoptent dès lors toute une série de labels, correspondant à autant de groupes informels qui se nomment pour la plupart en référence à leur inspirateur. Les plus importants sont Lazim Hazim (« il faut Hazim »)¹⁴, Awlad Abu Isma'il (« les enfants d'Abu Isma'il »)¹⁵ et Hazimun (« les déterminés »)¹⁶. L'histoire de la création de Hazimun en septembre 2011, racontée par le fondateur du groupe, Miqdad Gamal al-Din, illustre bien les motivations de ces militants et mérite d'être citée ici *in extenso* :

« Mon ami et moi n'avons pas eu besoin de plus d'une heure et demie de la conférence (de Hazim Abu Isma'il) qui avait pour titre « Message au grand peuple d'Égypte » pour nous convaincre que cet homme allait faire de grandes choses, et que Dieu l'avait épargné pour l'Égypte dans ces moments

12. Cette page, comme d'autres d'obédience islamiste, a été supprimée après le renversement de Mohamed Morsi le 3 juillet 2013.

13. Pour un article de blog évoquant la page avant sa suppression : http://ehaborabi5.blogspot.fr/2012/12/blog-post_22.html

14. <https://www.facebook.com/pages/%D9%84%D8%A7%D8%B2%D9%85-%D8%AD%D8%A7%D8%B2%D9%85/268383156581609>

15. <https://www.facebook.com/AwladAbolIsmail>

16. <https://www.facebook.com/Hazemon>

décisifs de son histoire. J'étais un autre homme lorsque je suis sorti de cette conférence. Pour la première fois, quelqu'un m'avait fait pleurer en me parlant des bidonvilles et de la situation de la femme. Pour la première fois, je voyais quelqu'un qui avait à la fois une vision et un véritable projet, qui était sincère et pieux, et doté d'un charisme captivant. En sortant, je me sentais comme dans un rêve merveilleux, mais c'est alors que je me confrontais à la douloureuse réalité. Mon ami me dit : « Tu sais que les Frères musulmans ne le soutiendront jamais et qu'il a très peu de chances d'être élu ». Je lui répondis : « Nous le soutiendrons et l'appuierons quoi que cela nous en coûte, et s'il perd, Dieu nous pardonnera ».

Miqdad Gamal al-Din explique alors sa vision :

La popularité de Hazim Abu Isma'il va grandir, et des foules se rallieront à son message car il est la vérité. Abu Isma'il se démarquera des leaders islamistes classiques dans toutes ses prises de position, sur les mobilisations de rue et les crises majeures, sur les questions cruciales comme la constitution, sur la présidence et même sur la *shari'a*. Pour cette raison, cet homme deviendra un mouvement à lui tout seul. De simples électeurs, ses partisans se convertiront en porteurs d'un message et d'un projet. Bientôt adviendra une trahison majeure de la part de tous les courants islamistes, qui produira un tsunami dans l'islam politique, menant à l'éclatement de toutes les entités du passé, les Frères et la Prédication salafiste. Ceux qui les quitteront chercheront d'autres groupes, qui représentent ce nouveau message qui diffère de tout ce qui existe à l'heure actuelle... Pour cela, nous avons décidé de fonder le mouvement des « Hazimun ». Nous avons choisi ce nom, qui n'est peut-être pas le plus juste, pour mettre en avant l'homme « Hazim », et pour montrer qu'il a maintenant des disciples qui ne reçoivent leurs ordres que de lui. L'idée s'est répandue, le nom est devenu de plus en plus commun pour désigner les partisans de Hazim, qui ont commencé à sentir avec le temps qu'ils étaient plus que des électeurs ou les membres d'une campagne : ils sont « déterminés » et reproduisent le message et la méthode de l'homme « Hazim ». Le jour où Hazim mourra, l'histoire dira que son message n'est pas mort... car il y a désormais des Hazimun¹⁷.

Abu Isma'il jouit en outre d'un soutien indirect de la part de la mouvance jihadiste. Non que les membres de cette dernière rejoignent nécessairement les groupes qui se réclament de lui. Dans la majorité des cas, les deux courants restent distincts. Mais il ne fait aucun doute que parmi les personnalités publiques égyptiennes de l'après-25 janvier 2011, Abu Isma'il est celle pour laquelle les jihadistes ont le plus de respect. Ainsi, après avoir expliqué que « nous sommes en désaccord avec le cheikh Hazim quant à sa volonté d'imposer un changement à travers des constitutions séculières qui retirent à Dieu le droit de légiférer et l'autorité »¹⁸, le chef d'al-Qaïda Ayman al-Zawahiri

17. « Hazimun... wa ma'rakat al-umma al-qadima », 2 avril 2012, <https://www.facebook.com/Hazemon>

18. « Ra'y al-duktur Ayman al-Zawahiri fi istib'ad al-Shaykh Hazim », <https://www.youtube.com/watch?v=NplGSJ0JpPA>

s'adressera directement à « Hazim et à ses partisans » pour les appeler à « lancer une campagne populaire de prédication et d'incitation pour terminer la révolution qui a avorté »¹⁹.

Un contexte favorable

Tout ce qui précède donne une idée du formidable mouvement de soutien qui se crée autour de la candidature et, par-delà, de la personnalité d'Abu Isma'il. Sa campagne s'impose dès l'hiver 2011 comme l'une des plus impressionnantes. La remise de sa candidature à la commission électorale le 30 mars 2012 donne même lieu à une véritable manifestation de dizaines de milliers de ses partisans le long de la voie Salah Salem qui mène à la commission²⁰. Son dossier comprend plus de 150 000 signatures rassemblées par ses partisans, un chiffre bien supérieur au nombre dont les autres candidats peuvent se prévaloir. Dès le mois de mars, des sondages lui prédisent plus de 20 % des suffrages, et certains le placent en tête au premier tour.

Tout cela révèle une nouvelle fois la nature du phénomène qu'incarne Abu Isma'il. Alors qu'il n'est soutenu par aucun parti, il est celui qui semble mobiliser le plus facilement. Surtout, chaque occasion est utilisée pour occuper la rue, que les partisans d'Abu Isma'il jouent volontiers contre les institutions – alors même que leur champion est censé candidater à l'institution suprême. C'est toute l'ambiguïté de cette candidature : comme l'indique à demi-mot Al-Miqdad Gamal al-Din que nous avons cité plus tôt, certains de ses soutiens voient surtout dans la campagne d'Abu Isma'il une occasion rêvée pour occuper le terrain. La course à la présidence n'est pas une fin en soi – elle n'est qu'un formidable moyen de propager le message du salafisme révolutionnaire.

Or, par-delà le charisme d'Abu Isma'il, il est des causes objectives à l'extraordinaire réception dont ce message fait l'objet, en particulier au sein de la mouvance islamiste. Les développements de l'année 2011 et des premiers mois de 2012 ont en effet grandement affecté la popularité des deux grandes formations islamistes du pays : les Frères musulmans et le parti salafiste al-Nour, bras politique de la Prédication salafiste fondé en juin 2011. Pour gagner leur place dans la transition sous tutelle militaire, ces dernières ont en effet dû se plier aux règles du jeu qui leur étaient imposées. Elles ont, notamment, accepté de travailler main dans la main avec les militaires, tout en ménageant l'ensemble des institutions héritées de l'ère Moubarak. Entré en politique à l'été 2011, le parti salafiste al-Nour a même donné l'impression d'aller très loin dans le compromis : il a affiché son adhésion aux procédures démocratiques, expliqué qu'il n'appliquerait la *shari'a* que de manière graduelle, répété que, s'il parvenait au pouvoir, il n'interdirait pas (ou pas totalement) l'alcool et le port du maillot de bain pour les femmes, et il a présenté des femmes (même

19. « Al-Zawahiri yutalib Hazim... », <https://www.youtube.com/watch?v=WnA4DNsKoKI>

20. <http://www.shorouknews.com/news/view.aspx?cdate=30032012&id=6171ac37-4f5c-43be-bdaa-c78670df32d3>

dûment couvertes d'un niqab) sur ses listes aux élections parlementaires... toutes choses aux antipodes de la vision véhiculée par les salafistes dans l'ère prérévolutionnaire. Comme les Frères, les salafistes d'al-Nour apparaissent comme ayant oublié l'instauration d'un État islamique – ou en tout cas comme l'ayant repoussé aux calendes.

Avec leur entrée au Parlement en position dominante en janvier 2012, Frères et salafistes se retrouvent par ailleurs exposés à l'usure du pouvoir – avant même de réellement l'exercer, puisque l'exécutif demeure alors entre les mains du Conseil suprême des forces armées. Aux yeux de beaucoup, néanmoins, ils sont désormais aux affaires, et se trouvent dès lors perçus comme partiellement responsables de la dégradation du contexte socio-économique et sécuritaire. Face à ces islamistes « soft », l'intransigeance des salafistes révolutionnaires fait mouche. Abu Isma'il, « l'incorruptible », apparaît dès lors comme le seul à incarner l'utopie islamique que tous les autres auraient abandonnée.

Tout ceci explique que les principaux partis islamistes – à commencer par les Frères et al-Nour – marquent leur opposition à Abu Isma'il et s'inquiètent du formidable mouvement de soutien que suscite sa candidature à la présidence. D'autant que ce soutien ne se limite plus aux seuls indépendants – il s'étend aussi à leurs propres bases et à leurs cadres. Chez les Frères, la discipline prévaut, et peu nombreux sont ceux qui s'affichent partisans d'Abu Isma'il. Au sein du parti al-Nour, en revanche, la situation est plus critique : les militants du parti s'enthousiasment pour le cheikh charismatique et plusieurs oulémas, et non des moindres, annoncent leur soutien à sa campagne présidentielle²¹. Parmi eux se trouvent notamment Abu Ishaq al-Huwayni et le cheikh koweïto-égyptien Abd al-Rahman Abd al-Khaliq, fondateur du mouvement salafiste au Koweït. L'un et l'autre n'appartiennent pas à la Prédication salafiste au sens strict, mais y exercent une influence considérable. Lorsque Abu Isma'il rassemble les signatures nécessaires à la présentation de sa candidature, une petite dizaine de députés d'al-Nour contredisent la ligne du parti et lui offrent leur soutien²².

Pour les dirigeants du parti al-Nour et de la Prédication salafiste, la menace est réelle. Abu Isma'il est trop indépendant de leur autorité, trop incontrôlable pour qu'ils se résolvent à le soutenir. Mais s'obstiner à lui faire barrage risquerait de faire éclater le parti. Yasir Burhami ira jusqu'à accuser Abu Isma'il d'être un « Frère » caché, espérant jouer ainsi sur la rivalité profonde qui oppose Frères et salafistes²³. Rien pourtant ne semble entamer la popularité d'Abu Isma'il parmi la base salafiste. Advient alors un coup de théâtre, de

21. « 77 min mashayikh al-salafiyya fi masr yad'amun Abu Isma'il », [http://lojainiat.com/main/Content/77-من مشايخ السلفية بمصر يدعمون أبو إسماعيل-77](http://lojainiat.com/main/Content/77-من%20مشايخ%20السلفية%20بمصر%20يدعمون%20أبو%20إسماعيل-77)

22. « 7 nuwwab bi-l-nur yukhalifun qirar al-'ulya li-l-hizb wa yu'ayyidun Abu Isma'il », *al-yawm al-sabi'*, 7/3/2012.

23. « Yasir Burhami ila shabab al-tayyar al-salafi: inna Hazim Abu Isma'il min abna' al-ikhwan », 17/4/2012, [http://www.muslim.org/vb/showthread.php?477996-الشيخ ياسر برهامي الى شباب التيار السلفي ان احازم ابو اسماعيل من ابناء جماعة الإخوان](http://www.muslim.org/vb/showthread.php?477996-الشيخ%20ياسر%20برهامي%20الى%20شباب%20التيار%20السلفي%20ان%20احازم%20ابو%20اسماعيل%20من%20ابناء%20جماعة%20الاخوان)!

ceux dont l'Égypte est coutumière depuis la révolution de 2011 : le 14 avril 2012, la commission électorale déclare Abu Isma'il inapte à concourir à la présidence car sa mère aurait obtenu la nationalité américaine lorsqu'elle vivait aux États-Unis, ce qui contredit la loi électorale exigeant des candidats qu'ils n'aient pas de proches binationaux ou étrangers. Abou Isma'il a beau crier à la manipulation, rien n'y fait. Il est éliminé de la course à la présidence, au grand soulagement du parti al-Nour, des Frères et de tous ceux qui, en Égypte et à l'étranger, craignaient sa victoire. Le scandale qui a provoqué la sortie de course d'Abu Isma'il – et sur lequel il ne donnera jamais d'explication convaincante, prétextant même jusqu'à l'été 2012 des problèmes de santé pour éviter toute apparition publique – contribuera, hormis chez les convaincus (et ils restent nombreux), à ternir l'image d'un homme qui jusqu'alors apparaissait comme un parangon d'intégrité.

La difficile institutionnalisation du salafisme révolutionnaire

Avec l'élimination d'Abu Isma'il de la course à la présidentielle, se pose avec une urgence particulière la question de la pérennité du mouvement qui s'est construit autour de sa personne. Pour une partie de ses partisans, le salafisme révolutionnaire doit désormais se couler dans une structure organisée – en l'occurrence, un parti politique. En réalité, la question avait commencé à être évoquée quelques jours avant l'élimination d'Abu Isma'il, après que cheikh Abd al-Rahman Abd al-Khaliq avait défendu cette idée, expliquant que « pour qu'il y ait un président fort, il faut qu'il soit soutenu par un parti fort et organisé »²⁴. Deux jours après la sortie de course d'Abu Isma'il, la création imminente d'un parti « représentant ceux qui se sont reconnus dans son projet » est annoncée. Ce parti, porté par l'intellectuel islamiste Muhammad 'Abbas, s'appellerait « Hizb al-Umma al-Masriyya » (le parti de la nation égyptienne)²⁵. Dans les semaines suivantes, d'autres annonces sont faites, promettant que ledit parti verra bientôt le jour. Il n'en sera pourtant rien, et Hizb al-Umma al-Masriyya restera ce que l'on appelle en Égypte un « parti en carton » (*hizb kartuni*).

À la fin 2012, on annonce qu'un autre parti représentant la ligne politique d'Abu Isma'il verra incessamment le jour. Il s'agit cette fois-ci de « Hizb al-Raya » (le parti du drapeau). À la différence du précédent, ce parti doit être présidé par Abu Isma'il lui-même. Et, de fait, en mars 2013 sont annoncées conjointement la création du parti et la formation d'une alliance électorale nommée « Coalition de la nation » (Tahaluf al-umma), rassemblant Hizb al-Raya et six autres petits partis salafistes en rupture de ban avec le parti al-Nour (Hizb al-Fadila, Hizb al-Islah, Hizb al-'Amal, al-Hizb al-Islami, Hizb al-Sha'b, et Hizb al-Taghyir). Des bureaux de Hizb al-Raya voient le jour dans

24. « Al-shaykh 'Abd al-Khaliq yad'u ansar Abu Isma'il li-ta'sis hizb jadid », 10/4/2012, <http://www.islammemo.cc/akhbar/arab/2012/04/10/147630.html>

25. « Itlaq hizb « al-umma al-masriyya » bi-ri'ayat al-Huwayni wa Abu Isma'il, 16/4/2012, <http://onaeg.com/?p=61528>

différentes villes égyptiennes, et des réunions préparatoires sont organisées, mais le parti ne parviendra jamais véritablement à se structurer (il n'obtiendra par ailleurs jamais l'aval de la commission des partis). Les circonstances ont indéniablement joué : l'annonce du report des élections législatives d'abord prévues pour avril, puis le renversement de Mohamed Morsi et la reprise en main du processus politique par l'armée, ont enrayé toute dynamique. Il est cependant des causes plus profondes à la difficulté rencontrée par le salafisme révolutionnaire pour passer à la logique partisane.

Un premier problème est que le mouvement salafiste révolutionnaire manque de cadres ayant une expérience partisane et ne possède donc pas les savoir-faire administratifs correspondants. Ce fut, selon les récits que nous avons collectés, l'une des raisons majeures de l'échec de Hizb al-Umma al-Masriyya²⁶. À cela s'ajoute un problème structurel : la raison d'être du salafisme révolutionnaire étant précisément la négation du jeu politique traditionnel au profit d'une logique de changement radical par la rue, toute institutionnalisation fait courir au mouvement le risque d'un suicide politique. Ceci explique pourquoi tant de soutiens d'Abu Isma'il – et même Abu Isma'il lui-même – ont d'abord montré si peu d'enthousiasme à entrer dans un jeu politique dont ils n'avaient eu de cesse de dénoncer les dangers. À cela s'ajoute la difficulté à dissocier la figure quasi-messianique d'Abu Isma'il du mouvement salafiste révolutionnaire. Le texte de Miqdad Gamal al-Din, cité plus tôt, illustre bien cette ambiguïté persistante : le message salafiste révolutionnaire a vocation à dépasser la personnalité d'Abu Isma'il, mais reste décidément lié à sa personne. Surtout, comment mettre en œuvre une logique d'institution dès lors que le mouvement se réclame d'un leader qui est tout sauf un homme politique, et préfère au travail militant *stricto sensu* le prêche lors de ses émissions quasi quotidiennes sur les chaînes salafistes ?

Dans le débat sur l'opportunité de créer un parti, certains militants se distinguent en préférant d'autres modes d'organisation. C'est le cas d'une poignée de jeunes issus de Hazimun, convaincus que le salafisme révolutionnaire a certes besoin de se structurer et de dépasser la figure tutélaire d'Abu Isma'il mais qu'il doit rester avant tout un mouvement social au risque de perdre son sens. Plusieurs mouvements (*harakat*), nés à partir de l'été 2012, s'inscrivent dans cette ligne. À la différence de Hazimun qui n'était qu'un courant sans structure ni hiérarchie réelle (au point que Hazimun n'a jamais eu de porte-parole officiel – seulement des porte-parole autoproclamés), ceux-ci s'organisent avec des leaders, des modes de recrutement bien définis, une imagerie et des symboles (logos, slogans, etc.). Parmi ces groupes se trouve « Tullab al-shari'a » (« ceux qui demandent la *shari'a* » - ou « les étudiants en *shari'a* »)²⁷, dont les membres sont plutôt des « gros bras », qui assurent notamment le service d'ordre dans les manifestations pro-Abu Isma'il. Tullab

26. Entretiens avec des cadres du mouvement salafiste révolutionnaire, hiver 2012.

27. Entretien avec Khalid al-Shafi'i, l'un des fondateurs de Tullab al-shari'a, Le Caire, avril 2013.

al-shari'a ne rencontrera pas cependant le succès d'un autre groupe issu de la même mouvance, « Ahrar ».

Le mouvement Ahrar (« Les libres ») est fondé en septembre 2012 par des jeunes issus de Hazimun²⁸. Ahrar se donne cependant d'emblée pour mission de rassembler au-delà : il se définit comme « un mouvement de jeunesse rassemblant tous les types de jeunes épris de liberté, au sens total et entier... leur propre liberté, celle de leur pays et de leur terre, cette liberté dont ils trouvent l'incarnation dans la voie de l'islam authentique, dont chaque musulman doit être fier ». S'il répète qu'il a pour but de « faire appliquer l'islam dans toute sa beauté et sa totalité », le mouvement affirme, dans la lignée du salafisme révolutionnaire des origines, qu'il est « indépendant de toutes organisations, partis, groupes religieux et politiques » et qu'il « soutiendra les opprimés, quelle que soit leur appartenance religieuse, politique ou intellectuelle »²⁹. Cette rhétorique en apparence ouverte lui permet de toucher un public nouveau. Ahrar est notamment rejoint par une partie des ultras, ces supporters de football qui se sont politisés pendant la révolution et ont été à l'avant-garde des combats de rue contre la police et l'armée. Le ralliement de Sayyid Ali dit « Sayyid Mushagheb » (Sayyid le turbulent), « Capo » des White Knights, les ultras du club de Zamalek, est en ce sens particulièrement emblématique. La culture des ultras est d'ailleurs très présente chez Ahrar : l'un des modes de communication préférés du mouvement, plutôt que le communiqué officiel, est la production d'hymnes chantés a cappella (ce qui les rend acceptables pour les salafistes, qui interdisent la musique) sur des rythmes rappelant les chansons de supporters. Ahrar reprend aussi, sur sa page internet, les symboles du mouvement global *anonymous*, notamment le masque du film *V for Vendetta*. Fort de cette identification à une certaine « culture de jeunesse », Ahrar développe une présence visible sur les campus³⁰.

Les salafistes révolutionnaires sous Morsi

L'année de la présidence Morsi va mettre les salafistes révolutionnaires dans une position délicate. S'ils continuent de se placer dans l'opposition et n'hésitent pas à critiquer le président, ils soutiennent généralement le camp islamiste chaque fois que celui se trouve en conflit avec les libéraux et l'ancien régime. Le cas du référendum constitutionnel de décembre 2012 est emblématique : alors que la plupart des leaders salafistes révolutionnaires reconnaissent en privé que cette constitution, trop laïque et philo-militaire à leur goût, ne satisfait pas leurs

28. Sur Ahrar, voir notamment : « Lughz harakat Ahrar », Al-Ahram, 3 septembre 2013, <http://shabab.ahram.org.eg/News/14187.aspx>; « Ahrar tad'u li-l-taharrur min mabda' al-ta'a al-'umya' », Al-Shorouk, 21 décembre 2012, <http://www.shorouknews.com/news/view.aspx?cdate=21122012&id=1d5db963-c5c4-48ed-8f16-690176279a4b>

29. « Mabadi' harakat al-ahrar fi 'amaliha », 11 octobre 2012, <https://www.facebook.com/AhrarMov>

30. Tout ceci était visible sur la page Facebook du mouvement Ahrar, supprimée en février 2014.

attentes, ils s'abstiennent de la critiquer en public – et vont parfois jusqu'à la défendre – de peur de voir le camp opposé triompher. De la même manière, alors qu'Abu Isma'il s'autorise quelques sorties virulentes contre Morsi au début 2013, fustigeant notamment sa volonté de compromis avec l'ancien régime, il tait ses critiques à mesure que gagne en puissance l'alliance de libéraux et de *feloul* qui sera, *in fine*, à l'origine de la mobilisation du 30 juin 2013 et portera au pouvoir, trois jours plus tard, l'armée sous la férule du général Sissi. Dès le mois de mai 2013, il met en garde contre cette mobilisation qu'il qualifie de « criminelle » et dont il dénonce le caractère contre-révolutionnaire. Dès lors, alors que les libéraux et les *feloul* s'approprient avec un certain succès les symboles de la révolution, le salafisme révolutionnaire, contraint de servir de supplétif au régime en place et de défendre le processus institutionnel, perd précisément de sa fougue... révolutionnaire.

Le seul mouvement issu de la mouvance à se démarquer est Ahrar. Il a ouvertement appelé à rejeter la constitution de décembre 2012, et, à l'approche du 30 juin 2013, il s'est fait fort de renvoyer dos à dos les « marchands de sang » (*tujjar al-dam*) de l'opposition et les « marchands de religion » (*tujjar al-din*) du camp pro-Morsi dans une chanson postée en ligne intitulée « ils ont trahi » (*khanu*) et qui se termine par le slogan « la révolution continue »³¹. En avril 2013, plusieurs militants d'Ahrar ont d'ailleurs été arrêtés lors de manifestations violentes à l'université de Mansoura – et le mouvement n'a pas hésité à faire porter la responsabilité de ces arrestations aux Frères musulmans³².

C'est donc un salafisme révolutionnaire quelque peu affaibli, et par ailleurs divisé, qui aborde la période post-30 juin 2013. Il n'en reste pas moins une force de mobilisation considérable, ce dont le régime militaire qui s'installe le 3 juillet semble convaincu. Une faiblesse des salafistes révolutionnaires – à l'exception des mouvements de jeunesse et notamment d'Ahrar – réside cependant dans leur incapacité à agir indépendamment d'Abu Isma'il. Aussi, pour les neutraliser, l'une des premières décisions du nouveau pouvoir sera d'ordonner la détention de leur chef en l'accusant d'avoir falsifié les documents prouvant la nationalité de sa mère: le 5 juillet 2013 à l'aube, il est arrêté à son domicile.

Les « enfants d'Abu Isma'il », devenus orphelins, vont dès lors agir en ordre dispersé. Si la majorité d'entre eux rejoignent les Frères dans leur mobilisation contre le coup d'État militaire, les salafistes révolutionnaires continuent dans un premier temps de marquer leur différence: alors que le sit-in principal des Frères se trouve sur la place Rabi'a al-'Adawiyya, à Madinat Nasr, les salafistes révolutionnaires créent leur propre sit-in sur la place al-Nahda, devant l'université du Caire. Dans l'après-Morsi, les différences s'estompent cependant quelque peu dans le discours: à présent que les Frères sont devenus

31. <https://www.youtube.com/watch?v=rZe2DF43DpI>

32. « Mutazahiru harakat Ahrar li-l-ikhwan: bi'tu al-thawra wa bi'tu al-din », 11/4/2013, <http://videoyoum7.com/2013/04/11/متظاهرو حركة أحرار للإخوان بعثوا/>

– du moins en parole – révolutionnaires, un rapprochement durable entre les deux groupes est possible. Après la dispersion violente des *sit-in* le 14 août, on retrouvera ainsi indifféremment Frères et salafistes révolutionnaires dans les manifestations pro-Morsi.

Là encore, le seul groupe à maintenir sa différence est Ahrar. Refusant de rejoindre les pro-Morsi, ses militants tentent d'organiser un « troisième courant » (*al-tayyar al-thalith*) anti-Frères et anti-militaires, qui appelle à manifester sur la place du Sphinx au Caire. Ce positionnement les rapproche dans un premier temps des partisans de l'islamo-centriste Abd al-Mun'im Abu al-Futuh – mais les deux groupes se sépareront rapidement du fait de leurs divergences idéologiques et de méthode. Après l'été, Ahrar participe activement aux manifestations qui embrasent les campus égyptiens, comme l'attestent des dizaines de vidéos postées sur YouTube³³. Malgré des arrestations – notamment celle, très médiatisée, de l'un de ses fondateurs, Ahmad 'Arafa, en juillet 2013³⁴ – le groupe a continué jusqu'à la fin 2014 à mobiliser ses partisans.

Conclusion : les dilemmes de l'après-30 juin

L'une des surprises de l'après-30 juin 2013 est donc que, si l'on fait exception d'Ahrar, le courant salafiste révolutionnaire n'a pas pu s'affirmer comme un acteur autonome de la mobilisation anti-Sissi. Privés de leur chef charismatique, et dénués de structures de mobilisation propres, les partisans d'Abu Isma'il ont naturellement convergé vers le camp pro-Morsi. Le Front salafiste, l'une des organisations motrices de la mouvance salafiste révolutionnaire qui fut longtemps critique de Morsi, a par exemple officiellement adhéré à la « Coalition pour la défense de la légitimité » rassemblant sous la tutelle frériste les partisans du président déchu.

Cette intégration des salafistes révolutionnaires au camp pro-Morsi a pourtant suscité des tensions. Celles-ci se sont cristallisées autour d'un appel, émis par le Front salafiste et relayé par des éléments de la mouvance salafiste révolutionnaire³⁵, à une « insurrection de la jeunesse musulmane » (*intifadat al-shabab al-muslim*) le 28 novembre 2014. Cette date avait été choisie car le 29 novembre devait être annoncé le verdict du procès Moubarak, et la perspective d'un acquittement avait suscité une forte émotion parmi les activistes. À la différence des mobilisations pro-Morsi, cette « insurrection »

33. Voir par exemple la manifestation organisée à l'Université du Caire le 5 décembre 2013 : <https://www.youtube.com/watch?v=mTI9gT7mRpE>. Les slogans étaient notamment : « nous sommes des jeunes du 25 janvier » ; « nous sommes des jeunes qui aiment leur religion » ; « nous sommes les frères des détenus » ; etc.

34. 'Arafa a été accusé de rassembler des armes en vue d'une action violente. Ses « aveux » ont été publiés en ligne : http://m.mobtada.com/news_details.php?ID=130419

35. Voir la vidéo officielle de l'événement : <https://www.youtube.com/watch?v=Vc1-Rkd5VKA>. Un hymne à la manière des ultras, intitulé « Pharaon est toujours au pouvoir » (*far'un lessa byahkum*), a été produit à cette occasion : <https://www.youtube.com/watch?v=36DvxPVIkU4>

devait dépasser les slogans demandant le retour du président déchu pour ne mettre en avant que l'identité religieuse en brandissant des Corans et appeler à une « révolution islamique ». Après un débat interne intense, la direction des Frères en exil s'était, sur le tard, laissée convaincre d'apporter son soutien au mouvement³⁶. Or, alors que la date approche, la pression policière s'accroît sur tous ceux qui relaient l'appel et les médias laissent entendre que la mobilisation s'accompagnera de violences. Quelques jours avant l'événement, les chefs fréristes font volte-face : ils annoncent désormais qu'ils ne se joindront pas à l'« insurrection », tout en appelant leurs partisans – comme ils le font chaque semaine – à manifester séparément pour le retour de leur président avec des drapeaux égyptiens³⁷. Nombre de jeunes Frères se désolidarisent de la décision officielle et annoncent qu'ils se joindront aux salafistes révolutionnaires – quitte à ce que, comme le promettent les médias, les manifestations prennent un tour violent³⁸. Sur sa page Facebook, Amr Farrag, directeur du site d'information pro-frériste Rassd, écrit par exemple : « demain, nous devrions porter le dernier coup au slogan “notre pacifisme est plus fort que leurs balles”. Cela s'appelle le principe d'action-réaction. Les foules ne peuvent accepter indéfiniment de se laisser tirer dessus sans réagir. Elles porteront elles-mêmes les armes. [...] Demain sera une journée rouge »³⁹.

Le 28 novembre, des manifestations importantes ont lieu dans différents quartiers du Caire, notamment à Matariyya, où la présence salafiste révolutionnaire et frériste est importante. Une répression sanglante suivie d'affrontements fait plusieurs morts, et la mobilisation ne débouche finalement sur rien. Au lendemain de cet échec, le Front salafiste, qui accuse les Frères de l'avoir trahi, quitte brusquement la Coalition pour la défense de la légitimité⁴⁰. S'il peut sembler anecdotique, l'événement constitue en réalité un point de rupture dans le processus de contestation en Égypte, à différents titres. Il représente la première véritable tentative des salafistes révolutionnaires d'imposer officiellement leurs slogans à la mobilisation anti-Sissi – tentative finalement déjouée par la direction des Frères. Il marque en outre les débuts de la séparation entre ces deux composantes de la contestation islamiste, après près d'un an et demi d'une collaboration obligée. Enfin, les événements du 28 novembre 2014 sont l'occasion d'une passe d'armes entre deux tendances fréristes qui

36. « Bayan min al-ikhwan al-muslimin : hawiyat Umma... wa thawra tantasir », 23 novembre 2014, <http://www.ikhwansina.com/News/5478>

37. « Al-ikhwan tada' dawabit li-l-musharaka fi muzaharat 28/11 », 27 novembre 2014, http://www.fj-p.com/headline_Details.aspx?News_ID=57418

38. Voir notamment : Abd al-Rahman Yusuf, « Masr : intifadat nufimbr... wa i'adat tamawdu' shabab al-islamiyyin », al-Mudun, 17 novembre 2014, <http://www.almodon.com/arabworld/2014/11/17/الإسلاميينمصر انتفاضة نوفمبر وإعادة تموضع شباب>

39. <https://www.facebook.com/amrfarrag2020/posts/10204421572192436>

40. Entretien avec Ahmad Mawlana, novembre 2016 ; « ba'd fashal muzaharat 28/11 al-jabha al-salafiyya wa-l-ikhwan yatabadalan al-ittihat bi-l-khudhlan », al-Yawm al-sabi', 29 novembre 2014, <http://www.youm7.com/story/2014/11/29/بعد فشل مظاهرات الجبهة السلفية والإخوان يتبادلان الاتهامات>

s'affronteront de plus en plus violemment en 2015, au point de faire imploser la confrérie : la direction en exil, attachée à sa stratégie de manifestations qui doivent rester pacifiques quelle que soit la violence exercée par le régime, avec pour objectif d'exiger le retour de Morsi ; et les cadres restés en Égypte, souvent plus jeunes, qui, face à la brutalité de la répression, croient de moins en moins à la non-violence, et, dans certains cas, se détournent du seul objectif de faire revenir Morsi, dont ils considèrent qu'il porte, tout comme la direction des Frères, une part de responsabilité dans l'échec de la transition.

Cette radicalisation d'une partie de la base des Frères restée en Égypte offre de nouvelles opportunités de rapprochement avec les salafistes révolutionnaires, au nom d'un programme qui n'exclut plus l'usage de la violence. Pour les salafistes révolutionnaires, le pas à franchir n'est d'ailleurs pas si important, leur culture de la protestation portant en elle une violence latente bien plus ancrée que chez les Frères. Beaucoup d'ailleurs ne s'en sont jamais cachés : dans nos entretiens avec des militants salafistes révolutionnaires à l'hiver 2012, la plupart expliquaient que la violence n'était alors pas d'actualité, mais qu'elle restait une possibilité théorique. Ainsi, si beaucoup d'observateurs estiment aujourd'hui que la présence d'armes au sit-in de Rabi'a al-'Adawiyya – argument utilisé par le pouvoir pour justifier sa dispersion violente – était marginale, tous s'accordent à dire qu'elles étaient présentes en nombre au sit-in d'al-Nahda. Différents groupuscules violents visant la police et l'armée, fondés par de jeunes Frères radicalisés ou par des salafistes révolutionnaires, sont actifs en Égypte depuis 2013⁴¹. La convergence se fait aussi, parfois, avec les mouvements jihadistes : ceci explique le départ en 2014 et 2015 d'anciens partisans d'Abu Isma'il, comme de jeunes Frères radicalisés, vers les champs de bataille syrien ou irakien⁴². Cette convergence est facilitée par l'univers carcéral où Frères, salafistes révolutionnaires et jihadistes sont souvent détenus ensemble⁴³.

Pour ces militants qui veulent croire en une nouvelle révolution sous l'égide de l'islam, la figure de Hazim Abu Isma'il reste centrale. Un journaliste présent à al-Azhar pendant les grandes manifestations « anti-coup d'État » de l'hiver 2013 racontait ainsi que, lorsqu'il demandait aux protestataires de qui ils tiraient leur inspiration, tous s'empressaient de répondre : « Hazim »⁴⁴. Les vidéos des anciens discours d'Abu Isma'il, où il prédit dès 2011 le retour en

41. Parmi ces groupes : Molotov, Walla' (« mets le feu »), I'qab thawri (« punition révolutionnaire »), Harakat al-muqawama al-sha'biyya (« le mouvement de résistance populaire »). Des membres d'Ahrar ont également été accusés d'avoir fondé des groupuscules violents (« Lughz harakat Ahrar », Al-Ahram, 3 septembre 2013).

42. Voir par exemple : « Fi-l-tariq min rabi'a ila surya : kayfa yadhab shabab al-ikhwan ila-l-jihad », Ida'at, 1^{er} septembre 2016, <http://ida2at.com/on-the-way-from-fourth-to-syria-how-goes-the-brotherhood-youth-jihad/>

43. Entretien en novembre 2016 avec Ahmad Mawlana, porte-parole du Front salafiste, libéré de prison à l'été 2016.

44. Entretien avec Marwan Chahine, correspondant de *Libération* au Caire, décembre 2013.

force de l'armée⁴⁵, tout comme celles de ses interventions lors de son procès où il s'exprime depuis une cage de verre, continuent de faire florès sur les réseaux sociaux. Le salafisme révolutionnaire est peut-être aujourd'hui en train de muter, mais son chef charismatique, même emprisonné, reste une source d'inspiration majeure pour tous ceux qui rêvent d'une alternative islamiste à la stratégie des Frères.

Stéphane LACROIX
CERI
Sciences Po
stephane.lacroix@sciencespo.fr

Ahmad Zaghloul SHALATA
Chercheur indépendant,
anciennement chercheur associé au CEDEJ (Le Caire)
ahmedzaghloul1@gmail.com

***Shari'a* et révolution : Émergence et mutations du salafisme révolutionnaire dans l'Égypte post-Moubarak**

Depuis son émergence en 2011, le salafisme révolutionnaire s'est mué en un acteur important du jeu politique égyptien. Les salafistes révolutionnaires ont su bénéficier de structures de mobilisation dont l'existence était antérieure au soulèvement, et que le rôle de leader charismatique endossé par le cheikh Hazim Abu Isma'il a permis de fédérer. Ils ont su bâtir un discours se réclamant des deux valeurs en vogue dans l'Égypte de l'après-Moubarak – la révolution et la shari'a. Partisans de la protestation de rue, ils ont pu profiter d'un contexte politique rendu favorable par les difficultés rencontrées par les partis islamistes intégrés au jeu politique institutionnel. Si le salafisme révolutionnaire est depuis l'été 2013, comme la majeure partie de la mouvance islamiste en Égypte, visé par une répression impitoyable, il demeure une force de mobilisation non négligeable.

Mots-clés : salafisme, islamisme, révolution, mobilisation, Égypte.

***Shari 'a* and revolution: The rise of revolutionary salafism in post-Mubarak Egypt**

Since its emergence in 2011, revolutionary Salafism has become important in Egyptian politics. Revolutionary Salafis initially benefited from mobilization

45. Voir notamment la vidéo où, dans une « conférence islamique » tenue en mars 2011 (avec, ironiquement, à ses côtés nul autre que le futur président Morsi), Abu Isma'il met en garde contre un coup d'État militaire : <https://www.youtube.com/watch?v=Fi9mQ1nSIJ0>. Également une vidéo où il s'exprime sur le coup d'État militaire depuis sa cage en septembre 2014 (la vidéo totalisait 1 400 000 vues en novembre 2016) : <https://www.youtube.com/watch?v=9OmxVTVfHG0>

structures that existed prior to the uprising, but only converged through the role of charismatic leader taken up by sheikh Hazim Abu Isma'il. They managed to construct a discourse based on the two values that were fashionable in post-Mubarak Egypt: revolution and shari'a. They advocated street politics and took advantage of a favorable political context marked by the difficulties encountered by the Islamist parties that participated in the institutional political game. Despite the fact that since the summer of 2013 revolutionary Salafis have been targeted, like all Islamists, by brutal repression, they remain a potent force of mobilization.

Keywords: Salafism, Islamism, revolution, mobilization, Egypt.

Shari'a y la revolución: aparición y mutaciones del salafismo revolucionario en el Egipto posterior a Mubarak

Desde su aparición en 2011, el salafismo revolucionario se ha convertido en un jugador importante en el juego político egipcio. Los salafistas revolucionarios pudieron beneficiarse de las estructuras de movilización que existían antes del levantamiento, y que el papel del líder carismático apoyado por el jeque Hazim Abu Ismail ayudó a la federación. Sabían cómo construir un discurso que reivindicara los dos valores en boga en el Egipto posterior a Mubarak: la revolución y la shari'a. Y, partidarios de la protesta callejera, pudieron aprovechar un contexto político favorable a las dificultades encontradas por los partidos islamistas integrados en el juego político institucional. Si el salafismo revolucionario es desde el verano de 2013, como la mayoría del movimiento islamista en Egipto, blanco de una represión despiadada, sigue siendo una fuerza significativa de movilización.

Palabras clave: salafismo, islamismo, revolución, movilización, Egipto.